

La Bienheureuse

MARIE-ANNE SALA

Sœur de Sainte Marcelline

Editions des Sœurs de Sainte Marcelline

Nouvelle Edition par
Soeur Vittoria Bertoni
3e Édition
Milan – avril 2020

Introduction

"Il y eut un grand ouragan, si fort qu'il fendait les montagnes et brisait les rochers, mais Yahvé n'était pas dans l'ouragan. Il y eut un feu, mais Yahvé n'était pas dans le feu. Et après le feu, il y eut le bruissement d'une brise légère. Et Dieu était dans cette brise légère". (I Rois : 19, 11-13).

La sainteté de Sœur Marie-Anne Sala fait penser à cette brise calme et légère où habitait Dieu. Pour atteindre les hauteurs vertigineuses et s'envoler libres et joyeux vers les sommets de l'esprit, il nous faut d'abord descendre dans les profondeurs de l'humilité. Parcourir la voie de l'humilité et de la confiance en Dieu qui peut tout. Voici, en fait, le message que Sœur Marie-Anne Sala nous annonce par sa vie entière. Son existence fut une hymne de louange à Dieu, une prière continuelle, une immersion toujours plus profonde dans le mystère du Christ Jésus qui s'abaissa jusqu'à connaître la pauvreté du tombeau. Toute la vie de Sœur Marie-Anne Sala fut un engagement confiant, persévérant, dans la claire conscience d'être aimée de Dieu : tout son être était possédé par l'Amour et chantait l'Amour.

Sœur Marie-Anne Sala donna le maximum d'elle-même dans l'observance de ses obligations religieuses tout comme dans son apostolat, et cela, avec un incomparable esprit de sacrifice, faisant ainsi humblement resplendir tous les dons d'intelligence dont Dieu l'avait gratifiée. Tous ont reconnu en elle une éducatrice de grande valeur. A ses élèves, elle ne transmet pas seulement un savoir intellectuel, pourtant si utile en ces temps où la femme était tenue à l'écart de toute culture, mais elle les éduqua également à la sagesse et à l'amour de Dieu.

Sans éclat et sans parti pris, Sœur Marie-Anne Sala travailla sagement à la promotion de la femme en cherchant à lui

transmettre une culture en harmonie avec le rôle qu'elle devait jouer dans la société, ainsi qu'une piété basée sur de solides connaissances théologiques. L'une de ses élèves, Giuditta Alghisi Montini, future mère du saint Pape Paul VI, fit particulièrement parler d'elle.

Cela montre bien l'importance de l'action silencieuse mais remarquable d'une mère dans la formation de ses enfants. Pareille à l'action des mères, celle des éducatrices.

Cardinal Pietro Palazzini

(Préfet de la Congrégation pour les causes des Saints)

Qui es-tu ?



E. Manfrini – statue de la bienheureuse
Marie-Anne Sala

Qui es-tu,
ma douce Sœur ?
Je ne connaissais pas
ton visage, si jeune,
si nouveau.
Tes yeux
ne rencontrent pas
les miens,
ils regardent plus
loin;
ces yeux,
plongés dans le mys-
tère,
contemplant l'Eternel.
Tes lèvres
ne répondent pas
À mon sourire,
elles semblent
prêtes à s'ouvrir
à la Parole
qui vient du silence.
Qui es-tu,
ma douce Sœur ?
Une "Présence".
Un "Signe".
Quel est le secret
de ton charme ?
Le courage
d'une petite femme
qui ignorait
d'être si grande.

(sœur Teresa Frova)

Prière



Ô Dieu, source de toute sainteté, Toi qui as voulu que la Bienheureuse Sœur Marie-Anne, éprise d'un ardent amour pour Ton Fils, se dévouât avec zèle et sagesse à l'éducation des jeunes, accorde-nous, par son intercession, de suivre, en toute simplicité d'esprit, Jésus Sauveur et de témoigner, devant nos frères, par nos paroles et nos actes, qu'Il est le seul, vrai Maître.

Son enfance



Brivio - le fleuve Adda

Sœur Marie-Anne Sala naquit le 21 avril 1829 à Brivio, une commune de la Haute-Brianza, située le long du fleuve Adda, dans la province de Lecco, au nord de l'Italie. Elle était la cinquième des huit enfants de Jean-Marie Sala et de Jeannine Comi.

Son père, homme de grande foi, habile et ingénieux travailleur, s'était affirmé dans le commerce du bois et possédait au centre-ville une maison solide et confortable avec un large portique donnant accès à une vaste cour bruyante et égayée par les cris des enfants.

Marianna, ses frères et sœurs étaient nés tous dans cette maison et y avaient grandi dans un climat familial chaleureux, paisible et serein. Sa grande famille, fidèle aux traditions chrétiennes, était bien

intégrée à la communauté paroissiale, dont Giovanni Sala était un membre sage et écouté du conseil de fabrique.



Brivio : la maison paternelle de la famille Sala



Plaque affichée à l'entrée de la maison de la bienheureuse Marie-Anne



L'église paroissiale de Brivio

Son enfance se passa dans la simplicité et la sincérité ; d'une intelligence vive, elle nourrissait sa ferveur spirituelle par l'étude assidue des vérités de la foi, par la vie des saints et les livres de spiritualité.

L'oratoire Saint-Léonard, petit sanctuaire à proximité du village, fut un lieu de dévotion particulièrement cher à Marie-Anne. Les gens de Brivio y vénéraient une Madone ; devant elle ils déposaient leurs douleurs personnelles, recevant en échange le réconfort de l'espérance chrétienne et des grâces particulières.

C'est devant cette image de la Mère de Jésus que Marie-Anne, accompagnée d'une de ses sœurs, se recueillit en ardente prière quand sa mère fut gravement malade.

Pendant que les fillettes priaient, ainsi que le rappelle un portrait souvenir de la famille Sala, la malade se sentit guérie, avec la certitude d'avoir vu près d'elle, la Vierge qui la bénissait.



Brivio - Oratoire Saint-Léonard : la Vierge allaitant l'enfant Jésus

Élève des Marcellines

Les parents de Marie-Anne, conscients de leur responsabilité envers leurs enfants, s'efforçaient de les éduquer par leurs exemples, ainsi que par une solide éducation intellectuelle et morale. Avec sagesse et prévoyance ils se soucièrent de les préparer à vivre les situations difficiles de leur temps, qui en cette moitié du XIXe siècle s'ouvrait aux découvertes du progrès.

À Brivio était parvenue la réputation d'un institut féminin récemment fondé en 1838 à Cernusco sur Naviglio, par le directeur du Séminaire de Milan, Louis Biraghi.



Cernusco sur Naviglio – L'ancien premier Collège des Marcellines (1838)

Les rapides succès de la première école, à Cernusco, permettent aux Marcellines d'ouvrir en 1841 un deuxième internat à Vimercate, dans la basse Brianza.

C'est précisément ce collège que Jean-Marie Sala choisit pour la formation de ses filles : Marie-Anne, et par la suite, Geneviève et Lucie.

Marie-Anne se fit remarquer comme étant une élève exemplaire ; en 1846 elle acheva ses études et obtint avec grand succès son diplôme d'institutrice.



Vimercate (Monza). L'entrée de l'ancien Collège des Martcellines

Sa vocation religieuse

Dans le recueillement serein de l'école de Vimercate, Marie-Anne avait trouvé un trésor bien supérieur à celui que lui réservait son titre d'études.

Elle découvrait dans son cœur, l'appel pressant du Christ qui l'invitait à le suivre dans une vie de consécration totale, de service dans l'apostolat et l'évangélisation.

Aventure passionnante, pareille à celle de ses éducatrices, dont elle admirait grandement la piété et le zèle ; celles-ci étaient alors guidées par Mère Marina Videmari, fervente collaboratrice de Mgr Biraghi, fondateur de l'Institut.



Vimercate (Monza) : le sanctuaire de notre Dame du Rosaire, où les premières 24 Marcellines prononcèrent leurs vœux religieux.

Marie-Anne dut, cependant, attendre encore deux ans avant de réaliser son généreux projet.

Le mauvais état de santé de sa mère, les multiples exigences d'une famille nombreuse, les difficultés économiques dues à une vile supercherie dont son père fut victime exigeaient la présence sereine et prévenante de Marie-Anne à la maison. Sa mère l'estimait grandement et son père trouvait, grâce à elle, la force du pardon chrétien et le courage nécessaire pour reprendre en mains ses propres activités.

Le témoignage de sa vie



Chambéry (Savoie). Le château des ducs de Savoie.

Sœur Marie-Anne commença alors sa vie de religieuse enseignante-éducatrice, dépassant le caractère routinier de la tâche quotidienne et de l'observance de la Règle, une vie qui la mènera à la sainteté. Grâce à la pratique humble et assidue des vertus chrétiennes, à sa passion pour l'éducation, fidèlement nourrie par la méditation et la prière, au cœur d'une vie fraternelle régulière et équilibrée, Marie-

Anne a témoigné d'un certain épanouissement personnel et d'un bonheur réel et profond.

Plusieurs écoles des Marcellines bénéficièrent de sa présence et de sa mission : celles de Cernusco, de Via Amedei, à Milan, de Gênes, de Chambéry en Savoie (durant les vacances automnales) et enfin, celle de Quadronno, à Milan, pensionnat qui, à l'époque, était aussi la Maison-Généralice.

Ces changements de maison et de communauté, ont exigé d'elle beaucoup de vertu et un grand esprit d'adaptation, d'autant plus que sa sensibilité était particulièrement riche et vive.

Son parfait esprit d'obéissance se manifestait à travers une totale dépendance à l'égard de ses Supérieures, et même de ses consœurs. **«On aurait dit qu'elle avait fait vœu d'obéir à toutes ses sœurs»**, dit un témoin. Sa généreuse disponibilité envers ses élèves ou toute personne qui s'adressait à elle, était proverbiale.

«Je viens tout de suite», tel fut le mot d'ordre de toute sa vie irrévocablement offerte au service des autres. Ce **«Je viens tout de suite»** lui faisait interrompre les occupations les plus importantes comme la préparation de ses cours. Ce constant souci de servir ne lui permettait même pas de prolonger ses temps de rencontre intime avec le Seigneur, moments pourtant si ardemment désirés par son âme éprise de contemplation. En fait, cette devise exprimait sa réponse d'amour à Dieu dans un esprit d'humilité et de pauvreté, propre à ceux qui ont tout donné.

«Elle vivait de la présence de Dieu comme de l'air que l'on respire». Ses élèves s'en apercevaient, aussi bien pendant les heures de cours, où leur attention et leur cœur étaient retenus par ses explications toujours animées de foi que lorsqu'elles se trouvaient près d'elle, à la chapelle, pour la prière communautaire. De même, elles respiraient la présence de Dieu qui l'habitait, en la voyant passer dans les couloirs, empressée et prise par mille et une responsabilités et, surtout, le soir dans la pénombre du dortoir quand, agenouillée près de son lit, elle se recueillait pour un dernier entretien avec Jésus crucifié.

«Elle est vraiment une sœur extraordinaire», disaient ses élèves. Certaines d'entre elles osaient même affirmer : **«Elle est une sainte»**. D'autres encore avaient fait l'**expérience** de sa sainteté, en mettant à l'épreuve sa patience, sa fermeté, sa douceur, son inépuisable capacité de compréhension, de pardon, de confiance, d'attente, et surtout, sa capacité d'amour.

Sœur Marie-Anne possédait tous ces dons nécessaires à une véritable éducatrice. Tout en ayant une forte personnalité, elle avait acquis la vertu de la douceur évangélique. Comme tous les véritables doux des Béatitudes, elle n'expérimenta qu'une seule violence : celle qui lui permit de conquérir le Royaume de Dieu.

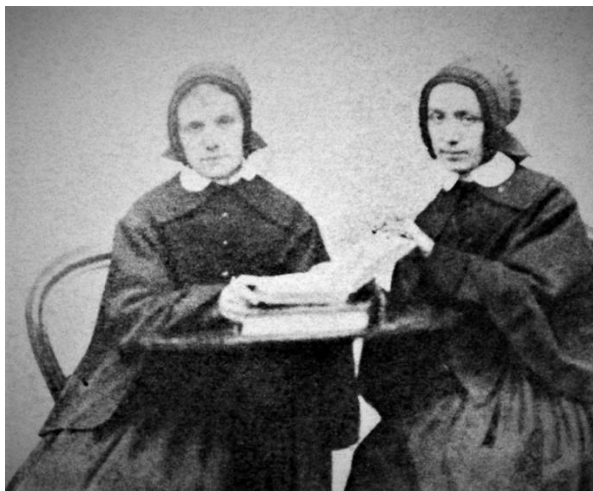
Sur les traces de Jésus, son Maître

Quelques-unes de ses lettres, conservées par ses correspondantes, contribuent à mieux nous faire connaître le style de son écriture, ainsi que le style de sa vie. Ces lettres sont, de toute évidence, un trésor bien précieux.

Voici ce que sœur Marie-Anne écrivit à sa sœur Geneviève, comme elle religieuse marcelline éducatrice, au mois de février, 1869 :

Chère Geneviève,

avec la hâte qui m'est habituelle, je m'apprête à répondre à ta lettre : elle m'a fait grand plaisir, tout comme cette belle image que tu y as jointe. Oh ! Merci pour toute cette affection que tu me témoignes, merci de tout cœur. Je regrette que tu sois enrhumée et j'espère que tu prendras tous les moyens que ton bon sens te suggérera pour t'en débarrasser le plus tôt possible.



La bienheureuse Marie-Anne (à droite) avec sa sœur Geneviève

Oui, cherche à te garder en pleine forme, car lorsqu'on jouit d'une bonne santé, on peut mieux accomplir son devoir. Sois toujours sereine en pensant que le Seigneur t'aime vraiment et qu'Il t'aidera, plus que tu ne le penses, à bien instruire et éduquer tes jeunes élèves. Ne crois pas que tous tes efforts soient perdus, parce que tu ne vois pas tout de suite les résultats ; prends patience et, avec l'aide de Dieu, tu seras toujours gagnante, en travaillant à Sa vigne. Et même si parfois nous avons l'impression que nos responsabilités dépassent nos capacités, faisons bien attention à ne pas nous décourager ; rappelons-nous que lorsque nous nous trouvons en une pareille situation, nous avons le droit, dirais-je, de nous attendre à une aide plus grande de la part du Seigneur. En effet, si la volonté de nos Supérieures est pour nous la volonté de Dieu, nous devons penser que le Seigneur lui-même nous a mises dans ce pensionnat, dans cet office... Dieu ne nous donnera jamais à porter un poids supérieur à nos forces. Alors pensons que plus grande est notre insuffisance, plus grande sera l'aide que nous allons recevoir de Dieu, car Lui, il veille sur son œuvre et Il ne permettra jamais qu'elle tourne mal.

Courage, donc et de la joie au cœur ! Efforçons-nous de bien accomplir la tâche qui nous est confiée, mais rappelons-nous que le Seigneur aussi pense à accomplir la sienne et qu'Il l'accomplira toujours, ainsi qu'Il l'a toujours fait.

Telles étaient les convictions profondes qui soutenaient son choix de vie : Sœur Marie-Anne connaissait le poids du labeur apostolique à accomplir dans une école, mais elle aimait sa mission qui l'associait à celle de Jésus, son Maître.

À Angelina Panzarasa, une de ses élèves, elle écrivit :

«Je te suis bien reconnaissante pour la très belle lettre que tu m'as fait parvenir ; je la considère comme un heureux présage pour la prochaine année scolaire, car je trouverai en toi, une de ces élèves qui me rendent encore plus agréable

ce travail d'éducatrice que j'aime tant. Je suis bien consciente de ne pas valoir grand-chose mais je fais confiance au Seigneur qui ne manquera pas que ma bonne volonté porte du fruit, en me dévouant entièrement pour ton succès et pour celui de chacune de mes élèves (...)» (5.10.1880).

Infatigable, Sœur Marie-Anne se dépensait sans compter pour que ses élèves soient, non seulement cultivées, mais aussi solides, sur le plan de la foi et dans la pratique des vertus chrétiennes, telle la **femme forte prônée dans les Saintes Ecritures**.

Elle savait également reconforter et encourager ses anciennes élèves quand se présentaient les heures difficiles de la vie :

«Courage, ma chère Virginie ! Garde toujours confiance en Dieu qui veille sans cesse sur toi, tel un Père affectueux. Il ne t'abandonnera jamais et Il t'aidera à bien élever tes chers petits qu'Il t'a confiés comme des trésors. Le Seigneur te récompensera largement pour tout ce que tu fais, afin que tes enfants grandissent en Son amour, pour le bien de la société ; le Seigneur te soutiendra toujours dans tes moments d'épreuve ; Il te comblera de toutes ces grâces particulières, capables de satisfaire le cœur vertueux d'une bonne mère de famille» (Lettre à Virginie Limonta, 29.07.1877).

Au procès, une élève déclare :

«En matière d'éducation, elle n'avait qu'un seul but : former de vraies chrétiennes qui, par la suite, fonderaient des familles chrétiennes, propageant ainsi le Royaume de Dieu».

Et une autre ajouta :

«Le seul but de tout son enseignement était de former ses élèves, afin qu'elles deviennent des mères de familles chrétiennes».



A. Martini : sculpture abritant les reliques de la bienheureuse Marie-Anne
(Maison Généralice – Milan)

Les relations que Sœur Marie-Anne entretenait avec ses élèves, furent toujours caractérisées par une extrême transparence, une grande franchise et beaucoup de loyauté. Elle était une personne «vraie» et elle voulait la vérité en tout.

Ses élèves le savaient et elles éprouvaient une sincère affection pour elle.

Sa tendresse et son affection pour ses élèves eurent toute la force et la profondeur des réalités simples et authentiques, ainsi que soeur Marie-Anne elle-même le déclare, presque surprise, dans une des lettres les plus significatives de sa correspondance : celle qu'elle adressa à la Supérieure du collège de Gênes, après avoir reçu l'obédience qui la transférait à Milan.



Milan, Collège de Quadronno. La chapelle, où pria la bienheureuse Marie-Anne Sala

Milan, le 1^{er} novembre 1878

Très chère Supérieure Catherine,

L'annonce de ma nouvelle destination m'est parvenue hier ; je n'arrive pas à exprimer la réaction qu'elle a produit en moi tellement j'en suis encore toute étonnée. Mais il suffit, assez raisonné ! Le Seigneur veut ainsi, le Seigneur m'aidera. Où est cette sainte indifférence dont nous parlions ? Oh ! J'ai encore tellement à travailler pour l'acquiescer ! J'ai honte de moi-même en constatant qu'au moment même où je me croyais prête à n'importe quel sacrifice, concrètement, ma nature réagit encore si vivement.

Ma chère Supérieure, priez pour moi. Moi aussi je me souviendrai de vous, chaque jour devant le Seigneur, d'autant plus qu'à présent, c'est l'unique façon qu'il me reste pour vous remercier de toutes les délicatesses que vous avez eues à mon égard, délicatesses dont je garderai toujours bien précieusement le souvenir dans mon cœur.

Qui sait combien de fois je vous ai causé de la peine, surtout par ma nature sauvage et sobre ! Je vous demande pardon, et je vous prie de présenter également mes excuses à toutes mes bonnes sœurs pour toute faute que j'ai pu commettre envers elles ; veuillez les saluer vivement et les assurer que j'aurai toujours un souvenir vivant et doux à l'égard de chacune d'elles.

Et nos chères élèves, les plus grandes surtout ? Si vous saviez à quel point j'en ressens le détachement ! Je ne savais pas que je les aimais tant... Chère Supérieure, veuillez les saluer bien affectueusement et leur dire une bonne parole de ma part. Que le Seigneur bénisse leur année et qu'elles soient pour vous et pour toutes les sœurs qui s'occuperont

plus particulièrement d'elles, une véritable source de consolation.

Bien, je dois terminer cette lettre, et pourtant j'aurais encore beaucoup à vous dire. Ce sera pour une prochaine fois.

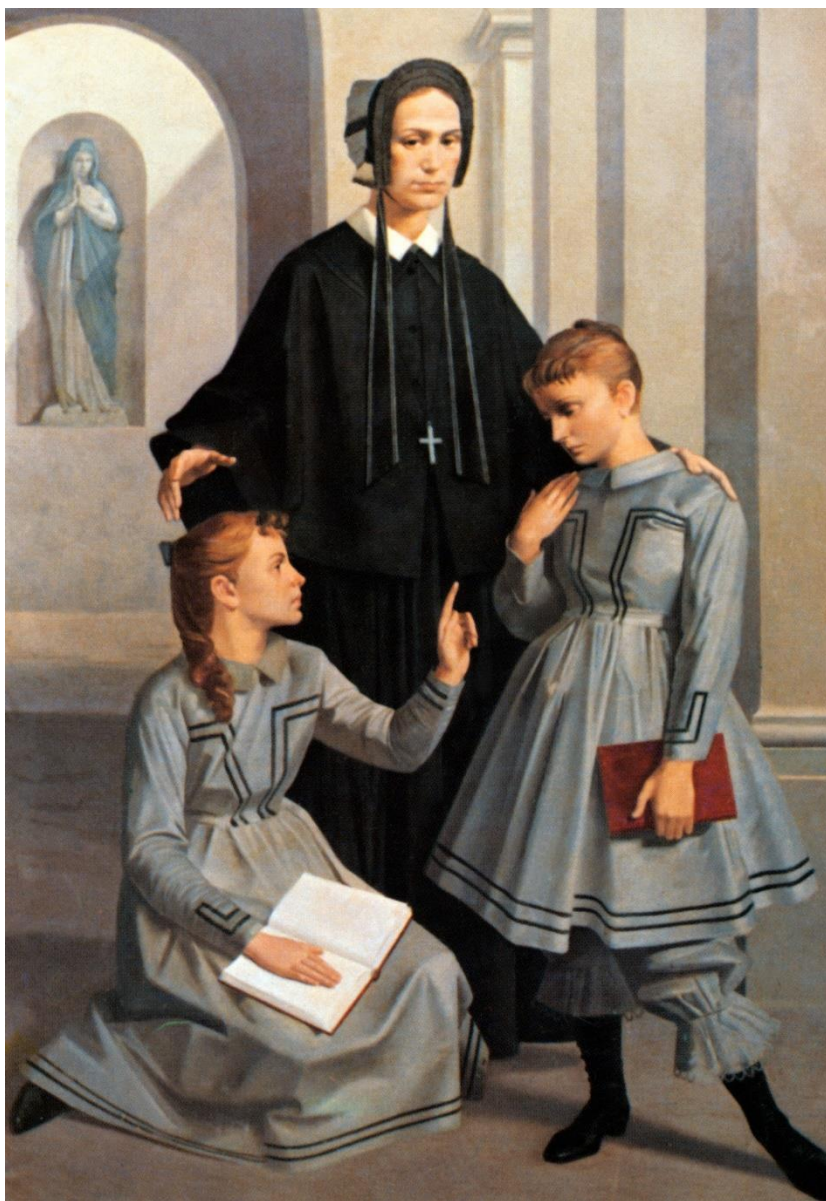
Je vous salue bien affectueusement et vous remercie à nouveau, en me recommandant encore une fois à vos prières, afin d'obtenir la force de bien accomplir la volonté du Seigneur.

*Bien à vous
avec affection et reconnaissance
Sœur Marie-Anne Sala*

P.S. - Ayant relu ma lettre, il m'a semblé faire comprendre que je me trouvais en peine ici ; non, je sens le détachement mais le Seigneur est encore bon pour moi. La Mère Supérieure me traite avec une bonté que je ne saurais mériter, et les sœurs me témoignent beaucoup d'affection. Que Dieu m'aide à bien correspondre, en tout, à leur attente.



Milan – Collège de Quadronno



Cernusco sur Naviglio – Rivetta P. (1957) La bienheureuse Marie-Anne est représentée avec l'ancien uniforme qui fut des Marcelline de 1866 à 1968

Sa souffrance

Malgré toute cette effusion de sentiments, pourtant bien contrôlée, de sa lettre adressée à la Supérieure Locatelli, le post-scriptum de Sœur Marie-Anne Sala nous montre bien sa ferme intention de se ressaisir pour ne pas faire peser sur les autres ses souffrances personnelles.

Il en était toujours de même avec sœur Marie-Anne ; seulement ceux qui l'ont observée de près, ainsi qu'ils l'ont attesté au procès, ont pu pressentir quelque chose de sa participation au mystère de la Croix.

Les inévitables difficultés humaines, naissant de la vie quotidienne en communauté, lui causèrent, sans doute, quelques souffrances, ainsi que les sévères remarques de Mère Videmari, remarques faites en toute bonne foi, car elle était convaincue que les saints doivent être mis à l'épreuve.

Marie-Anne apprit, pourtant, à les vivre paisiblement avec une sérénité inaltérable

Les souffrances physiques ne lui furent pas, non plus, épargnées. Au moins huit ans avant sa mort, alors que Sœur Marie-Anne vivait encore au pensionnat Quadronno, à Milan, les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter, se manifestèrent en elle : une tumeur maligne à la gorge, facilement observable par l'enflure de son cou.

Avec simplicité, Sœur Marie-Anne portait une petite écharpe noire pour cacher la déformation désormais trop évidente de son cou. Même quand des douleurs aiguës l'obligèrent à interrompre ses cours, son doux et habituel sourire qui illuminait son visage paisible, suffisait à faire oublier à qui vivait près d'elle, combien elle souffrait. Bien plus, par

un merveilleux esprit de dépassement d'elle-même, elle avait pris l'habitude de se moquer de son mal, en appelant l'horrible déformation de son cou : **«Mon collier de perles»**.

Elle n'avoua jamais qu'elle était affligée par son mal, pas même au cours des derniers mois de sa vie. **«Je me porte bien»**, écrivait-elle à sa sœur, le 26 juillet 1891.

Elle vivait avec courage ce qu'elle avait osé affirmer quelques années auparavant, avec la logique des grands esprits passionnés du Crucifié :

«Oh ! Ma bonne Geneviève, ne cessons jamais de servir le Seigneur du mieux que nous le pouvons, même quand Il exige des sacrifices, si toutefois nous pouvons nommer ainsi ces petites difficultés que nous rencontrons dans la pratique des vertus. En effet, notre souffrance n'est rien si pensons à tout ce que Jésus, notre bien-aimé Époux, a souffert pour amour de nous. Ne devrions-nous pas, au contraire, nous réjouir avec le Seigneur et le remercier quand il nous offre une bonne occasion de lui prouver notre amour et notre fidélité ? Oh, oui ! Livrons-nous entièrement au Seigneur et il nous aidera à devenir saintes». (Lettre adressée à Sœur Geneviève, le 16.10.1874).

Devenir sainte, pour Sœur Marie-Anne, fut toujours une question de vérité, de fidélité, de cohérence; ce fut son unique engagement, comme baptisée et comme consacrée; elle le vécut apparemment bien simplement, tout en s'imposant une grande discipline ascétique qui, certes, ne se manifesta jamais par des comportements pouvant attirer l'attention, mais par l'EXTRAORDINAIRE PERSEVERANCE avec laquelle elle s'entraîna à vivre les vertus les plus ordinaires.

Sa discipline intérieure était bien atténuée par la joyeuse espérance du Paradis. Le Paradis ! Ce désir que Sœur Marie-Anne avait toujours

entretenu en elle-même et dans le cœur de ses élèves, se manifesta encore plus vivement et plus fréquemment vers la fin de sa vie.

Le 10 août 1891, elle écrivait à Annunciata Crosti :

«Courage et grande confiance ! Sois assurée que je prie vraiment pour toi et pour ceux qui te sont chers. Toi aussi, fais quelques prières pour moi à la Vierge Marie, spécialement en ces jours durant lesquels nous nous préparons à la très belle fête de son Assomption. Sursum corda ! Très chère, sursum corda ! Le Paradis ne s'achète jamais trop cher».

A l'automne de l'année 1891, Sœur Marie-Anne avait enfin repris ses nombreuses occupations de sœur enseignante au milieu de ses élèves des classes supérieures. Mais, après seulement quelques jours de classe, elle fut obligée d'interrompre son travail pour regagner l'infirmerie du collège. La maladie avait eu raison de sa résistance physique et morale. Elle vécut une quinzaine de jours d'extrêmes souffrances.

Le 24 novembre 1891, pendant que ses consœurs, à la chapelle, récitaient les litanies de la Vierge, Sœur Marie-Anne franchit le seuil, qui lui permit de contempler Marie dans toute sa splendeur, au moment même où ses sœurs invoquaient Marie, Reine des Vierges.

Sur son lit, elle semblait transfigurée par une nouvelle beauté ; même le signe du cancer qui l'avait conduite à la mort, avait disparu.

Les religieuses s'unirent aux élèves et aux anciennes élèves qui répandirent la renommée de sa sainteté. Les unes reconnaissaient en elle une religieuse exemplaire, fidèle en tout à l'observance de la Règle ; les autres se rappelaient la force de son enseignement tout empreint de foi, l'exemple de

sa vie et le rôle déterminant qu'elle avait joué dans les années de leur formation.

En 1920, la découverte fortuite de sa dépouille mortelle restée intacte fit à nouveau parler de l'inoubliable sœur Marie-Anne, ses anciennes élèves se joignirent aux religieuses Marcellines pour demander aux autorités compétentes d'introduire la cause de béatification de leur "sœur". Plusieurs d'entre elles participèrent également au procès informatif, pour témoigner de l'héroïcité des vertus de Sœur Marie-Anne Sala.



E. Manfrini – Sarcophage de la bienheureuse Marie-Anne Sala
(Maison-Mère - Cernusco sur Naviglio)

Un témoin unique



Giuditta Aighisi Montini, mère du Pape Paul VI, fut parmi les dernières élèves de Sœur Marie-Anne Sala. Elle fut pensionnaire au collège de Quadronno, à Milan, de 1883 à 1890.

"Son humilité fut ce qui m'impressionna le plus chez elle".

"Sa simplicité égalait son savoir, mais elle l'ignorait préférant les autres à elle-même".

Grâce à la transmission de la foi d'une mère, un lien spirituel s'est établi entre la vie d'un grand Pape et celle d'une humble sœur éducatrice. Cela révèle aussi à quel point peut être fécond, dans l'Eglise de Dieu, le service difficile et effacé de l'éducation chrétienne.

Quelques témoignages d'élèves

"Son attitude nous faisait comprendre que tout ce qui est terrestre n'est rien, absolument rien, si cela ne conduit pas à Dieu, si cela n'est pas fait pour Lui. Elle vivait comme détachée de la terre, même en faisant tout ce qu'on lui demandait avec la plus grande attention et beaucoup de plaisir; mais nous, nous sentions qu'elle était une âme supérieure et que dans son cœur, elle ne vivait que pour le Seigneur [...]" (A. Paleari Pozzi).

"J'aimais observer Sœur Marie-Anne qui, agenouillée sur son prie-Dieu, priait, priait, et moi, je m'endormais avant même qu'elle fût couchée. Encore aujourd'hui, je pense à elle, je la revois dans son attitude de prière" (A. Paleari Pozzi).

"Ses yeux jetaient sur nous, une lumière de Paradis" (Rebecchi).

"Elle était une femme vivant de la présence de Dieu comme de l'air que l'on respire" (T. Rotondi).

"Sa bonté et compréhension maternelles ne dégénéraient jamais en faiblesse; elle était également très ferme, et quand elle disait "non", si "doux" que fût ce "non", il restait "non", et nous le savions si bien que nous n'étions même pas tentées de revenir à la charge." (T.C. Ferrari) *"Elle ne parlait jamais inutilement ; elle était très équilibrée, posée, sans sautes d'humeur"* (C. Badò Caviglione).

"En classe, elle était Manzoni, au dortoir, elle cousait des boutons" (E. Antonioni).

Une Marcelline, infatigable éducatrice de la jeunesse

Extrait du journal AVVENIRE (traduction de l'italien)

dimanche 6 juillet 1980

"Elle était convaincue que les élèves devaient être bien préparées à leur vie sociale, à leur rôle de femme, à leur vocation de mère. L'une d'elles affirme : "Son but était de former l'âme de ses jeunes de manière à en faire de vraies mères, des femmes capables de vivre en harmonie avec les autres."

La mission qu'elle avait embrassée, n'était certes pas facile. A côté d'élèves provenant d'un milieu profondément chrétien, se trouvaient des "enfants gâtées par le laisser-aller des temps et la trop grande permissivité des parents ; ces jeunes étaient parfois dotées d'une nature si difficile à maîtriser, qu'on ne savait comment les aider à grandir et à s'épanouir."

Les longues heures de travail et d'étude qu'elle considérait comme un temps de semailles, ensemencement de pensées élevées et source jaillissante de grands idéals, de même que la vie commune vécue dans la fraternité, tout servait à sculpter l'âme de ses jeunes étudiantes avec intelligence et patience, pour leur faire découvrir la joie d'une vie simple, et les munir d'une grande force de caractère. Elle cherchait à ouvrir leur cœur à l'authentique esprit de Jésus, les protégeant des fausses dévotions, les détournant de toutes formes de sensiblerie.

Douce dans les corrections, toujours d'humeur égale, sans mouvements d'impatience, elle surpassait toutes les autres dans la conquête de la perfection chrétienne. Ce furent ses élèves qui, lorsque leur sage éducatrice mourut (le 24 novembre 1891), soutinrent la réputation de sa sainteté. Parmi ces dernières, il y avait Giuditta Alghisi Montini, mère de S.S. le Pape Paul VI qui, à

maintes reprises, rappela même publiquement ce précieux souvenir de famille.

Or, à une époque où non seulement les adeptes de la laïcisation mais aussi les promoteurs d'un catholicisme déformé ont surtout critiqué l'éducation chrétienne donnée par des religieuses, l'Eglise, elle, proclame la béatification d'une religieuse éducatrice, montrant à quels trésors de grâces et quel bien peut susciter une vie totalement consacrée à ce saint service. Celui qui s'empressera de lire la biographie de cette nouvelle bienheureuse, y puisera toutes les raisons pour lesquelles l'Eglise ne peut pas renoncer à son œuvre d'éducation de la jeunesse, parce que c'est précisément par le biais de cette mission qu'elle trouve le moyen "d'annoncer aux hommes la voie du salut et de communiquer aux croyants la vie du Christ", ainsi que l'affirme Vatican II.

La figure de la bienheureuse Marie-Anne Sala, éducatrice courageuse et patiente, rappelle aux parents chrétiens qu'ils ont le devoir de veiller assidûment à éduquer l'âme de leurs enfants conformément à la foi chrétienne. Mais l'essentiel du message que cette religieuse adresse au monde, va particulièrement à l'endroit des éducateurs chrétiens pour leur rappeler l'importance capitale de leur tâche, bien que celle-ci soit si souvent contestée non seulement par des étrangers en la matière, mais encore par leurs propres collègues de travail. Certes, le dur labeur d'ensemencement et la mauvaise herbe que l'"*inimicus homo*" jette par derrière, incitent à croire que tout est perdu le champ. Pourtant, Soeur Marie-Anne Sala enseigne que les fruits viennent toujours quand on a semé la Parole de Dieu avec un cœur brûlant d'amour, puisque cette Parole dit d'elle-même qu'elle ne passera jamais sans avoir porté des fruits.

Mgr Carlo Marcora (Docteur de la Bibliothèque ambrosienne de Milan)

Son message

Jean-Paul II, dans l'homélie prononcée, lors de la célébration eucharistique pour la béatification de soeur Marie-Anne Sala, le 26 octobre 1980, a souligné qu'elle nous laisse trois importants enseignements.

La nécessité de la formation d'un bon caractère, équilibré, joyeux et généreux dans l'accomplissement du travail quotidien, aussi humble et caché que celui-ci puisse être.

La valeur sanctifiante du devoir accompli avec sérieux, qui ne laisse pas de place à d'inutiles évasions et narcissismes. Le secret de sa sainteté consiste, en effet, à vivre de façon extraordinaire ce qui est ordinaire et quotidien ; elle a vécu de façon admirable ce que Louis Biraghi lui a appris, **"le vivre avec"** le Seigneur Jésus et ses frères.

La bienheureuse Marie-Anne nous apprend aussi l'importance de la mission éducative qui, toujours et en tout temps, exige un dévouement serein, une patience courageuse, une préparation sérieuse, de la responsabilité et de l'intuition. C'est ainsi qu'avec une inlassable passion Marie-Anne sut éduquer les jeunes à la connaissance de la beauté, de la vérité et du bien et, par l'exemple de sa vie les conduisit à vivre les valeurs de l'Évangile.

L'intercession de la Bienheureuse Marie-Anne

Quelques guérisons, relatées au cours du procès informatif et apostolique pour la béatification de Sœur Marie-Anne Sala, eurent lieu à l'hôpital de Muriaé grâce à son intercession, En voici quelques-unes :

en 1930, guérison de **Jean Barbosa Soares**, un cultivateur noir, atteint de gangrène à la jambe gauche ;

en 1931, guérison de **Josè Januario de Matos**, également affecté par un ulcère gangreneux progressif à une jambe ;

en 1934, guérison de **Joseph Modesto da Silveira**, atteint d'une hernie étranglée, compliquée par une péritonite ;

en 1958, guérison d'un petit enfant, **Jesus Vidon Filho**, souffrant d'une bronchite capillaire.

A l'hôpital Cardinal Panico de Tricase (Lecce), on eut également recours à l'intercession de Sœur Marie-Anne Sala pour obtenir la guérison de la petite **Antonia Pantaleo**, hospitalisée en 1968, suite à un accident de la route, au cours duquel elle subit de multiples fractures avec traumatisme, la plongeant dans un état de choc.

Le 13 juillet 1979, l'Eglise, par un décret, reconnut canoniquement le **miracle** de la guérison, en 1931, de Madame **Joséphine Perasso Rampon**. Elle était atteinte d'une très grave forme de péritonite.

Quelques dates significatives de sa vie

1829 - 21 avril :

Sœur Marie-Anne Sala naît à Brivio (Lecco) dans le diocèse de Milan. Baptisée le même jour dans l'église paroissiale, elle reçoit les noms de Marie-Anne, Elisabeth ; elle est la cinquième des huit enfants de Jean-Marie Sala et de Jeannine Comi.

1839 - 13 septembre :

Elle reçoit le sacrement de Confirmation à Brivio.

1842 - 46 :

Elle est élève au Collège des Marcellines, à Vimercate (Monza). Marie-Anne est parmi les premières élèves du nouvel Institut des Sœurs Marcellines, fondé en 1838 par Mgr Luigi Biraghi (directeur spirituel du Grand Séminaire de Milan).

Le collège de Vimercate avait ouvert ses portes en 1841, encouragé par le très bon accueil qui avait été réservé aux Marcellines, lors de l'ouverture de leur premier collège, à Cernusco sur Naviglio.

1846 - novembre :

Elle rentre à Brivio après avoir complété ses études à Vimercate et avoir reçu le diplôme d'institutrice.

1848 - février :

L'ancienne élève des Marcellines demande à être admise dans la Congrégation de celles qui avaient été ses éducatrices, pour se consacrer au Seigneur et Le servir en dévouant sa vie à l'éducation de la jeunesse.

1849 - 12 avril :

Elle revêt l'habit religieux après avoir fait une année de postulat.

1852 - 13 septembre :

Sœur Marie-Anne prononce ses vœux perpétuels dans l'église paroissiale de Vimercate. La cérémonie religieuse est présidée par Mgr. Carlo Bartolomeo Romilli, archevêque de Milan, qui procède également à la reconnaissance canonique de la nouvelle Congrégation.

1853 - 58 :

Sœur Marie-Anne quitte Vimercate pour le collège de Cernusco sur Naviglio où elle est enseignante de musique et de langue française, de même qu'enseignante au cours primaire.

En 1855, elle fait preuve d'un grand dévouement envers toute la communauté durant une terrible épidémie de choléra dont la Supérieure et deux autres sœurs seront victimes.

1859 :

Transférée à Milan, où les Marcellines avaient ouvert un autre collège (Via Quadronno) en 1854, Sœur Marie-Anne est parmi les dix-sept religieuses marcellines qui, pendant cinq mois, assistent et prodiguent des soins aux blessés de la Guerre d'Indépendance, à l'hôpital St-Luc.

1866 :

Elle obtient le diplôme d'enseignement pour le cours supérieur, après avoir passé les examens publics conformes aux dispositions du nouveau gouvernement.

1868 :

Sœur Marie-Anne est à nouveau transférée. Elle se rend au collège de Gênes, ouvert cette année-là. Elle y remplit les tâches de vice-supérieure, d'enseignante au cours supérieur et de responsable des élèves.

1873 :

Au cours des vacances d'automne, elle accompagne un groupe d'élèves en Savoie, plus précisément à Chambéry, pour une période de villégiature et d'apprentissage de la langue française.

1878 :

De Gênes, Sœur Marie-Anne est rappelée à Milan, à la Maison Mère (Via Quadronno) où elle poursuit son activité d'enseignante tout en remplissant les tâches d'Assistante Générale, de Secrétaire Générale, d'Econome.

1891 - 10 avril :

Décès de la vénérable cofondatrice Mère Marina Videmari, pour laquelle Sœur Marie-Anne avait été une collaboratrice indispensable, surtout au cours des dernières années.

1891 - juillet :

En tant qu'Assistante Générale, Sœur Marie-Anne prend part au Chapitre devant élire la nouvelle Mère Générale : la Supérieure Caterina Locatelli.

1891 - 24 novembre :

Purifiée par de longues années de dures souffrances causées par un cancer de la gorge, Sœur Marie-Anne entre dans la gloire éternelle.

Table des matières

Introduction.....	3
Qui es-tu ?	5
Son enfance	7
Élève des Marcellines.....	11
Sa vocation religieuse	13
Le témoignage de sa vie	15
Sur les traces de Jésus, son Maître	19
Sa souffrance.....	27
Un témoin unique – le témoignage de ses élèves	31
Extrait du journal "Avvenire"	33
Son message.....	35
L'intercession de la Bienheureuse Marie-Anne.....	37
Quelques dates significatives de sa vie.....	39

